

Chapitre I

AL est attablé à « La Renaissance », café, bar, tabac, presse, jeux. En cette matinée d'août il prend son café en lisant Sud-Ouest. Rentré depuis quarante-huit heures d'Abidjan où il a rencontré l'horreur il éprouve le besoin de déconnecter de l'état du monde, de se ressourcer dans cette vieille ville de Sarlat au cœur du Périgord Noir.

Pourquoi est-il allé se noyer une fois de plus au tréfonds des ténèbres ? Pourquoi a-t-il accepté ce travail alors qu'il avait décidé de rompre avec l'Afrique naufragée et ubuesque ? Détective quinquagénaire, aventurier à ses heures et romancier épisodique il avait sans doute éprouvé le besoin de trouver matière à son prochain roman. Ses finances étaient à sec et il s'ennuyait dans son studio parisien. Une de ses anciennes relations l'avait appelé pour lui demander d'enquêter sur la mort de son mari Paul à Bingerville.

La police locale et le Consulat de France avaient conclu au suicide puis classé l'affaire. Refusant ces conclusions elle avait contacté AL en lui proposant une somme non négligeable pour découvrir les véritables causes de cette mort. Elle avait une situation stable, de l'argent provenant d'un héritage et elle savait que son époux avait souscrit un bon contrat d'assurance-vie en sa faveur. Aussi sa détermination à connaître la vérité ne pouvait pas être contrariée par des difficultés financières. Il y avait une autre raison à sa résolution c'était qu'après avoir aimé la Côte d'Ivoire elle était partie en la détestant. Ayant connu le miracle ivoirien puis l'enfer de la guerre civile amplifiée par la haine des blancs, principalement des Français,

elle avait, à la fin de son séjour, « pété les plombs ». Elle était devenue allergique au noir, à la violence sauvage et gratuite, à la musique négro-africaine et au bordel généralisé.

Elle connaissait AL depuis des années. Elle l'avait vu travailler sur le terrain, se créer des réseaux et des amitiés dans tous les milieux. Elle appréciait sa capacité à cohabiter avec les autorités, les milieux patronaux et les voyous. Elle savait que quelques chefs africains lui vouaient une reconnaissance indéfectible pour des raisons qu'elle ignorait et qui ne l'intéressaient pas. Pour elle, pas de doute, AL était l'homme de la situation.

La première réaction d'AL avait été négative. Sa dernière mission au Tchad où il avait aidé des actionnaires tchadiens privés, spoliés par une multinationale qui parlait d'éthique et qui considérait son code de déontologie comme une référence, s'était révélée épuisante. Entre un mode de pensée inextricable et une force sans nuance certaine de son droit et de sa puissance, le compromis était irréalisable. Pour construire une attaque ciblée afin d'imposer à un groupe industriel mondial des dédommagements conséquents, AL avait dû mobiliser son énergie, ses réseaux d'information et des amis juristes de notoriété internationale. Il avait évolué dans un véritable labyrinthe avant de pouvoir frapper là où ça fait mal, n'hésitant pas à remettre en cause le professionnalisme et l'honnêteté du chef d'entreprise et de son état-major. Après cette expédition éprouvante il aurait préféré éviter le voyage en Côte d'Ivoire mais par faiblesse et cupidité il avait fini par accepter. Son enquête avait été un véritable calvaire malgré la protection efficace et bienveillante de quelques amis ivoiriens. Il naviguait au milieu des atrocités, des règlements de compte interethniques, des mutilations barbares et des empoisonnements douloureux. Tous les soirs il dégueulait son repas. La vomissure qu'il rejetait, les nausées à répétition étaient la manifestation de la négation des

cauchemars qu'il côtoyait quotidiennement. Il craqua avant de conclure. Il se réfugia en Dordogne pour se refaire une santé psychique et physique.

Il s'est extrait de l'enfer et se retrouve dans ce bistrot sympathique loin des miasmes du monde, contemplant avec étonnement le Périgourdin comme un symbole de la civilité et de la culture. Peut-être n'est-ce qu'un vernis et que demain le même Périgourdin, bon vivant et bon enfant, redeviendrait un barbare sanguinaire si son pays en faillite, sombrant dans la guerre civile, connaissait le désordre de l'effondrement de l'Etat et de ses institutions.

Qu'importent ces spéculations, aujourd'hui c'est un pays vivant attaché à ses valeurs et respectueux de l'autre.

AL jouit de cette paix conviviale. Il plane. Il se sent en sécurité. Les amateurs du café matinal, les accrocs de la cigarette ou de l'alcool, les possédés du jeu constituent une grande famille où tous cohabitent dans la bonne humeur sous l'œil vigilant de Francis, patron enrobé à la large carrure, assisté de sa fille belle comme un jour sans fin, à la répartie spontanée et crue, et de son amie, brune, efficace, ombrageuse au sang espagnol, qui réserve exclusivement son sourire à son amant.

Ce trio anime ce lieu avec l'aide de deux vieux routiers spécialistes des courses hippiques et du PMU.

Personne n'est exclu de cet espace bénéfique. De l'artiste vieillissant sénile à la jeune touriste étrangère égarée en passant par le sarladais normal, tous sont reconnus à condition qu'ils appliquent les deux règles de base de Francis : ne pas provoquer le désordre et ne pas perturber son voisin de table. Alors tout client ou cliente, en perdution ou pas, profite de la sollicitude affective de l'équipe dirigeante.

Ce que vient chercher le consommateur c'est l'instant de détente et d'échange amical avec les autres. L'état du monde n'est pas son problème. Les potins locaux et l'espoir d'un numéro gagnant suffisent à son horizon. Pont

avancé de la Française des Jeux et de la Seita, la Renaissance joue son rôle d'intégrateur social et de mixage des populations.

Les hommes politiques, les commerçants, les professions libérales, les artisans, les fonctionnaires, les ouvriers, les chômeurs, les retraités, les jeunes et les bourgeoises se côtoient avec bonhomie et si par indécatesse quelqu'un se livre au moindre tapage il est brutalement expédié dehors à grands coups de pied dans le cul. Ici on ne plaisante pas avec la paix civile.

Cette atmosphère plaît à AL. Dans ce cadre la diversité du genre humain lui apparaît positive. La promiscuité, la superficialité, la quotidienneté des relations renforcent les solidarités. On ne se connaît pas trop mais on se voit chaque jour et l'on sait qui l'on est. Ça rassure. Cela est suffisant pour se sentir de la même communauté. Les différences, les oppositions existent mais elles ne remettent pas en cause le sentiment sécuritaire d'appartenance au groupe.

Pas de guerre tribale, les misères individuelles physiques et morales, les solitudes devinées et les antagonismes inavoués sont laissés à l'extérieur. Ils ne troublent pas la quiétude bruyante du café.

Ambiance rabelaisienne, décor kitsch et surpopulation débonnaire donnent de la vitalité et de la gaieté à cet endroit.

AL est détendu. Son estomac se dénoue. Ses insomnies ont disparu. Il retrouve de l'appétit et de la joie dans l'insignifiant. Son programme : flânerie la journée, concert le soir et de temps en temps un bon gueuleton lui assure des heures sans nuisance. Amateur de jazz il décide d'aller écouter le soir, à St-Léon, un quintette de Franco-Américains ayant dépassé la soixantaine.

Chapitre II

St-Léon est un village bien entretenu le long de la Vézère. Ses deux châteaux des XIV^e et XVI^e siècles et son église romane lui donnent authenticité et caractère. L'église est le lieu de rencontres musicales.

AL découvre ce village pittoresque, typiquement périgourdin qui vit l'été grâce aux touristes et qui hiberne l'hiver. L'animation, le soleil couchant et les fleurs apportent une impression de bonheur champêtre.

Avant d'assister au concert de jazz, il se promène le long de la rivière et déambule dans les ruelles. L'air est doux, la fraîcheur de la nuit n'a pas encore fait son apparition. Moment de vide et de tranquillité qui lui procure une paix intérieure. Le public arrive par petits groupes qui discutent, avant de s'installer sur les berges de la Vézère. Ambiance décontractée qui évoque une réunion familiale. Al s'installe dans l'église. Décor simple, murs dépouillés sur lesquels sont accrochés les tableaux représentant les étapes du Chemin de Croix. Une cinquantaine de personnes de tous âges, en majorité des étrangers, attendent calmement l'entrée des musiciens.

Il remarque assise à côté de lui une femme mince, brune et belle. La quarantaine passée, vêtue de façon élégante et décontractée, elle est venue seule. Leurs regards se croisent. Ils se contentent de se sourire sans échanger un mot. Le quintet se place devant l'autel, accorde ses instruments : batterie, saxo, clarinette, guitare et une sorte de piano compact. Composé de trois blancs et de deux noirs à l'allure « baba-cool », l'orchestre entame la soirée en jouant « Petite fleur » de Sidney Bechet. Rien de très

exceptionnel mais qui doit permettre une entrée en douceur et traditionnelle dans l'univers du jazz. La première partie est classique avec des airs de Louis Armstrong, Duke Ellington, Lionel Hampton et Errol Garner. Les musiciens jouent et chantent bien. Ils dialoguent avec les spectateurs et le batteur, avant l'entracte, donne en « français » des explications sur les morceaux choisis. Il fait un peu d'humour sur l'état physique du O J B (Old Jazz Band) et annonce une seconde partie moins facile.

L'auditoire est conquis. Les airs connus, entendus, font qu'il ne se sent pas dépaycé.

A l'entracte Al aborde sa voisine. Questions banales et début d'échange habituel : la région est belle, d'où venez-vous ? Qu'avez-vous visité ?... Elle s'appelle Diane, elle est native de la Dordogne où elle possède une propriété d'une dizaine d'hectares sur les hauteurs de la Vézère. Elle travaille à Paris. Elle dirige une société financière spécialisée dans la gestion patrimoniale. En vacances, elle vient se reposer une quinzaine de jours dans ce coin de verdure. Il lui parle de ses enquêtes et de ses voyages sans donner de détails. Le contact est bon mais le retour de l'orchestre met fin à la conversation.

La deuxième partie est plus originale. Le programme comprend des morceaux de John Coltrane, Miles Davis, Stan Getz, Dizzy Gillespie et Charlie Parker. Mais l'esprit d'Al est ailleurs. Il pense à Diane et à son joli sourire. Il a envie de prolonger la soirée, d'en savoir plus sur elle et de remplir ses prochaines journées de sa compagnie. Sa réaction l'étonne car si les femmes ont agrémenté son existence, il ne se précipitait dans leurs bras. Lui qui se complait dans la solitude et une misogynie bienveillante ressent soudain « ce désir d'Eve ». Il sent monter en lui la fébrilité de ses sens. Après des mois d'abstinence le parfum « Rive Gauche » réveille son corps et titille son sexe. Sa peau ambrée, ses lèvres charnues, ses grands yeux noirs et son allure bourgeoise le perturbent.

A la fin du concert il l'invite à prendre un verre au château de Puy Robert. A sa surprise elle accepte comme si elle s'attendait à sa demande. En rejoignant sa voiture il observe ses jambes fines et musclées et son cul ferme et bien dessiné. « Je me l'offrirai bien » pense-t-il, mais l'heure n'est pas au corps à corps. Plus tard, peut-être... Elle a sûrement un homme dans sa vie « bien sous tous rapports », avec une belle situation et un appartement cosu dans le sixième ou le septième arrondissement de Paris.

A l'hôtel ils s'installent au bar. Les fauteuils confortables, les boiseries cirées, les peintures représentant des scènes de chasse, les tapis épais et les lampes basses créent une ambiance club. A cette heure tardive il y a encore des Anglais imbibés et amateurs de Cognac qui discutent sans passion.

Diane choisit une coupe de champagne Salon et Al un vieux whisky légèrement tourbé.

Le lieu plus intime est propice aux confidences. Minuit, l'heure où on parle à soi-même sans retenue, l'autre n'étant qu'un écho qui vous renvoie vos propres mots. Al évoque son existence mi-chaotique mi-aventureuse, ses échecs amoureux, son goût pour la littérature et les voyages. Diane s'attarde sur ses racines, ses amis, son métier et sa préférence pour le théâtre et les opéras.

Progressivement ils décrivent leurs solitudes. D'une voix sourde au débit ralenti elle s'exprime avec douceur :

— Mon enfance a été heureuse au sein d'une famille unie et croyante. Mon sang provenait de ce sol périgourdin pauvre que je n'ai jamais pu quitter. Loin des abstractions verbeuses j'ai été élevée au contact d'hommes et de femmes simples, solides à la tâche et généreux. Leurs gestes et leurs outils précis et silencieux accomplissaient chaque jour le même rituel. L'habileté de leurs mains, leur patience têtue, l'apprentissage respectueux des traditions et leur frugalité contribuaient au travail bien fait.

— J'ai grandi dans cette atmosphère, mélange de sérieux et de sérénité loin des tumultes du monde. Ma grand-mère tenait avec autorité, talent et bienveillance, un restaurant sur les bords de la Vézère, sous le regard triste et figé de mon grand-père trépané de 14-18. C'était un lieu de grande convivialité où ouvriers, artisans et paysans se retrouvaient bruyamment, avec plaisir, pour échanger les nouvelles du pays.

Jeune fille, à dix-neuf ans, après mon baccalauréat, premier signe de révolte et d'indépendance, j'ai perdu ma virginité dans les bois sur la colline, un soir d'été avec un camarade enthousiaste et brouillon qui a dû, dans sa précipitation, s'y prendre à deux fois pour transpercer mon hymen innocent. Ce premier rapport sexuel me laissa un goût amer et douloureux. Pour ne pas rester sur un souvenir blessant j'ai à intervalles réguliers fréquenté, pendant les vacances, avec des hommes jeunes mais plus expérimentés les sous-bois où la fraîcheur des lieux compensait la chaleur exubérante de mon corps qui recevait avec ferveur les membres virils et toniques de mes partenaires. C'est ainsi que j'ai appris à aimer faire l'amour d'une manière saine et sans complexe.

A l'automne, direction Bordeaux, études de Droit et ami italien amoureux et jaloux, ont occupé mon espace et mon temps. J'ai aimé cette époque car pour la première fois j'ai été réellement libre.

Ma licence en poche j'ai eu un rappel sévère de mon père qui me coupa les vivres et me fit embaucher dans une banque régionale. Horizon limité, ennui ont fait que j'ai épousé un agent des collectivités territoriales, diplômé en gestion, sans ambition et dont les seuls objectifs étaient de bâtir une jolie famille et de se lancer dans la politique. J'ai eu trois beaux enfants. J'aimais mon rôle de mère mais j'ai servi de bonne à tout faire, de secrétaire et de pute à mon mari. L'étonnant, c'est que mon entourage et mes amis

enviaient mon bonheur familial et mon dévouement judéo-chrétien.

J'ai patienté en me concentrant sur mes enfants et en ayant quelques aventures extraconjugales avec des hommes à la cinquantaine flamboyante, cultivés, au sexe puissant et gourmand

J'ai survécu ainsi une quinzaine d'années. Pour échapper à la monotonie de mon existence j'ai divorcé, progressé dans mon métier et soutenu mes enfants dans leurs études. Entre éducation et travail, les distractions étaient rares. Cela n'avait pas d'importance car je voulais absolument entreprendre et réussir. Je me suis donc concentrée sur l'essentiel.

Mes connaissances sérieusement renforcées, mes enfants autonomes, je fermais la porte de ma maison et je montais à la conquête de Paris inquiète mais déterminée. Rapidement je fus embauchée par une filiale bancaire suisse spécialisée dans la gestion patrimoniale. J'y suis restée deux ans. Autre univers et autre dimension ; j'ai vécu ces années avec passion. Travail épuisant ! Qu'importe car les montages étaient complexes et originaux, les clients exigeants et brillants, les salaires et les primes conséquents.

Je vivais à cent à l'heure. Mes seuls moments de détente étaient lorsque mes enfants venaient passer le week-end et mes voyages à l'étranger avec des amants de qualité que je voulais de passage. C'est ainsi que j'ai eu des guides excellents et attentifs pour m'accompagner en Russie, en Inde et en Chine...

Après la banque j'ai racheté une boîte de conseils en placements financiers. J'ai calibré mon équipe et mon chiffre d'affaire en fonction de mon train de vie. J'aspire maintenant à une existence plus calme et à sortir de mon isolement.

Silence, puis à son tour, il soliloque dans la douceur d'une nuit claire.

— J'ai passé une grande partie de ma jeunesse dans les pensionnats. Ballotté d'un collège à un lycée, d'une ville à une autre, j'ai été initié au mouvement. Mes parents me récupéraient pendant les vacances en France ou à l'étranger. Ils m'apprenaient les voyages et la découverte de l'autre. Ils m'enseignaient l'errance. Peu de bagages, des bribes de langues étrangères, c'était suffisant pour appréhender le relatif et l'essentiel. Jeune je devenais allergique à l'immobilisme et à l'absolu.

A seize ans une pionne me dépucela un soir de la fête de la St Jean. Ce mois de juin fut sec et mon corps s'enflamma à plusieurs reprises.

Je fis des études orientées vers l'international. Mes professeurs, staliniens convaincus, me formèrent plus à la méthode et à l'idéologie qu'à l'économie de marché. Les cours, les étudiantes et le rugby remplissaient mes semaines. Je consacrais les rares moments de liberté à la peinture et aux expositions. Mes tableaux avaient du succès et leur vente améliorait mon ordinaire.

Le diplôme décroché je partis, par exotisme, enseigner en Afrique francophone dans les universités naissantes. Expérience nourricière intéressante mais je compris très vite que le continent noir dériverait vers l'anarchie et la pauvreté.

Ces années me furent utiles. Je fus instruit à la complexité et souvent à la noirceur de l'âme. Je me constituais un réseau d'amitiés influentes et fiables. Beaucoup de mes anciens élèves devinrent chef d'entreprise ou ministre. Ils me sollicitaient régulièrement et je finis par quitter l'enseignement. Le côté monotone des cours, le caractère bureaucratique des universités et le poids des syndicats marxisants et corporatistes me poussèrent vers d'autres horizons. Je créais une SARL de conseil et d'assistance au service de mes amis. L'objet de ma société était suffisamment large et général pour pouvoir satisfaire à toutes